

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 85

Number 1 *Vingt ans après le génocide des Tutsi du Rwanda: regards sur la production artistique*

Article 6

12-1-2015

Du témoin et de l'humain chez Gilbert Gatore : Le passé devant soi

Jean-Pierre Karegeye
Macalester College

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>

Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Karegeye, Jean-Pierre (2015) "Du témoin et de l'humain chez Gilbert Gatore : Le passé devant soi," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 85 : No. 1 , Article 6.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol85/iss1/6>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Jean-Pierre KAREGEYE

Macalester College

Du témoin et de l'humain chez Gilbert Gatore : *Le passé devant soi*

Résumé : Ce texte revisite le roman de Gatore, *Le passé devant soi*, en réfléchissant sur les enjeux qu'implique le témoignage. Certains critiques ont voulu voir dans ce roman une tentative d'interchanger le rôle du bourreau et de la victime. Tout en reconnaissant ce danger, cet article étend le débat sur la notion de l'humain par-delà les catégories de « bourreau » et de « victime ». Sans excuser les actes du premier, l'auteur de l'article estime que le bourreau et la victime ont l'humanité en partage. Bien qu'ils demeurent extrêmes et inexcusables, le crime contre l'humanité et les génocides sont dans l'ordre du possible chez l'humain ; une analyse qui ouvre une méditation sur la fragilité de l'humain et permet de lire les signes qui annoncent les crimes de masse.

Bourreau, Gilbert Gatore, génocide, humanité, Rwanda, témoignage

Mon intention est de consigner les témoignages de toutes les personnes qui ont vécu cette tragédie : survivants, complices, résistants.

(Gilbert Gatore, 2008 : 86)

L'opresseur reste tel, et la victime aussi : ils ne sont pas interchangeables [...]

(Primo Levi, 1989 : 25)

Introduction

Le roman de Gilbert Gatore, *Le passé devant soi*, promène le lecteur sur le littoral de la rencontre entre le bourreau et la victime. Il devient dès lors difficile de configurer le rôle du témoin. Le roman avance par roulement entre deux récits alternatifs et interactifs de la victime et du bourreau, Isaro et Niko. La première est un personnage féminin qui a perdu les siens et le deuxième est un homme présenté comme « un simple d'esprit » qui se retrouve bourreau malgré lui. Comment construire un *témoignage*, à partir des récits parallèles, *sur* le bourreau et *sur* la victime ? Quelle serait la validité d'un tel

Présence Francophone, n° 85, 2015

témoignage qui repenserait la place du bourreau? La quatrième de couverture annonce déjà que la frontière ne sera pas facile à marquer entre les deux personnages: « Deux personnages fragiles, facettes d'une même médaille, font vibrer ce magnifique premier roman: la victime et le bourreau, confrontés chacun à la question de la rédemption et de la renaissance ».

Les lignes d'indistinction atteignent la question de l'humain. Outre la problématique dominante du bourreau qui (ne) peut (pas) témoigner, une autre question, qu'elle génère en filigrane, mais essentielle, est celle de savoir si la victime et le bourreau ne dévoilent pas la taille humaine qu'ils ont en partage. Stature, entaille, peu importe! **La taille permet de marquer les frontières de l'humain. C'est** à l'intérieur de ses contours qu'il y a la victime et le bourreau. Mais qui des deux témoigne? Et si les deux peuvent « témoigner », leurs récits respectifs ont-ils la même validité? La lecture que je propose du roman, à partir des rôles de la victime et du bourreau, consiste à affronter le double questionnement du témoin et de l'humain dans le roman de Gatore.

La bête comme la belle

Les deux récits entrecroisés ne mentionnent jamais les vocables « Rwanda » et « génocide ». Les narrateurs, « je » et « il », parlent de « tragédie », de « massacres », etc. L'univers spatial rwandais est marqué par quelques embrayeurs comme « ici » et « là » et l'expression « chez-nous ». Parfois des scènes entières sont condensées dans le « ceci ». Toutefois, les descriptions, les noms des personnages ou encore des proverbes kinyarwanda permettent de déceler les lieux. Par contre, les lieux réels de la France, mis en fiction, permettent de suivre les traces de la survivante en exil. « [L]orsque les massacres ont commencé » (Gatore, 2008: 182), la famille d'Isaro est allée se cacher chez une famille amie d'origine française. Le couple enseignait au lycée international et les parents de la survivante y étaient engagés comme comptable pour la mère, et comme chargé d'accueil pour le père. La famille rwandaise est donc allée se cacher chez ces Français, sous un lit. À l'arrivée des miliciens, sortant de sa cachette, la mère, tout en brandissant son identité hutu, sera tuée avec son mari. Sa fille aînée, dont le roman tait ce qui lui adviendra, sera emportée par les miliciens.

Isaro a appris son histoire à travers une lettre envoyée de France par ses parents adoptifs qu'elle avait quittés à Lyon pour s'installer à Paris. Elle retournera au Rwanda pour se concentrer sur un projet intitulé « en mémoire de ». Isaro est une « petite perle », comme son nom kinyarwanda l'indique. Elle est aimée par sa famille adoptive, envers laquelle elle se montre ingrate, le texte suggérant une opposition entre l'amour de la famille adoptive et l'ingratitude d'Isaro. Elle est « belle » et intelligente et est inscrite à l'université. Niko, pour sa part, est plutôt un monstre, mi-homme et mi-animal, sans capacité de communiquer. C'est à la recherche de celui qui aurait tué ses parents qu'Isaro se retrouve sur les traces de Niko. Le génocide se transforme dès lors en un conte de fées dans lequel la « belle » découvre en la « bête » son semblable.

Niko est un personnage énigmatique décrit comme « un simple d'esprit », sans indice de transcendance anthropologique qui permet, ontologiquement et moralement, à l'humain, par ses signes distinctifs, de se séparer des autres animaux. Il relève du registre animal, discernable à travers sa « dentition monstrueuse ». Plus loin, dans le texte, on le retrouve dans une grotte, le corps couvert de poils. Son nom, « Niko », est en réalité un non-lieu qui confine l'enfant, sans identité, dans l'univers des choses méprisables :

Jamais appelé puisqu'il ne pouvait pas répondre, Niko resta longtemps sans nom. Pour l'interpeller, tout le monde lui criait : « Niko ! » qui ne signifie rien d'autre que « hé » ou bien encore « toi là-bas ». Le mot, à force de lui être associé, devient son nom. Son père à qui revenait la charge de trouver un nom à son fils n'y trouva rien à redire (Gatore, 2008 : 96).

Pour ses proches, Niko deviendra « Niko-le singe ». Son destin est donc scellé dès sa naissance : né muet, il était le mal-aimé de la famille, à l'exception de son oncle, de son enseignant et, dans une certaine mesure, de la narratrice. Ce muet, décrit comme « simple d'esprit », est en fait un personnage complexe qui étonne par ses lectures, et tantôt en retard, tantôt en avance pour son âge :

[à] un âge où ses camarades peinaient encore à lire les syllabes, Niko découvrait les livres. Son maître lui en prêta plusieurs puis, quand il eut fait le tour de sa petite bibliothèque, il l'inscrivit à la *bimo*, bibliothèque mobile, qui passait presque tous les mois et dans laquelle Niko fit la rencontre de Tintin, Martine, Spirou et Kouakou... il découvrit *L'étranger*, *L'aventure ambiguë*, la Bible dont il sut presque par cœur les livres de la Genèse, de Job, de l'Exode, et de l'Évangile selon Mathieu, *Les contes des Mille et une*

nuits que souvent il devait lire plusieurs fois pour en comprendre quelque chose (*ibid.* : 99-100).

Le roman de Gatore ne semble pas opposer radicalement les deux personnages. Ils ont des destins tantôt en parallèle tantôt en fusion. Ils sont différents en ce sens qu'Isaro est peinte comme la belle survivante des « massacres » et Niko est perçu comme un bourreau sans vergogne, mais malgré lui. Paradoxalement, tous les deux sont aussi proches car « facettes d'une même médaille » (quatrième de couverture) et issus de parents d'ethnies différentes : Isaro de père Tutsi et de mère Hutu, Niko, à l'inverse, de père Hutu et de mère Tutsi (2008 : 141). Le chiasme entre « de père Hutu, de mère Tutsi » chez Niko et « de père Tutsi et de mère Hutu » chez Isaro renvoie à l'idée des deux faces de la « même médaille ».

Si Isaro n'apparaît nulle part comme « bourreau », la figure de Niko, pour sa part, demeure celle de la victime éternelle, non pas directement des « massacres », mais de la société qui le rejette. Dans sa vie, répartie entre l'humain et l'animal, la réalité et le rêve, la narratrice parle de Niko comme d'« une des victimes » (*ibid.* : 71). On est aussi surpris d'apprendre que la mère Tutsi de Niko s'appelle « Eugénie Isaro » (*ibid.* : 141). À la fin du roman, la narration à la troisième personne relate la démarche d'Isaro en ces termes : « C'est à peine si le nom de Niko sur lequel son regard tombe ici et là lui dit quelque chose. Il est pourtant le fruit de son imagination et elle s'est donné une immense peine pour le faire vivre » (*ibid.* : 215).

« Faire vivre » le bourreau ou le retrouver, à travers la quête des témoignages de la survivante, est une façon pour la parole de se faire chair. La construction mentale du personnage de Niko chez Isaro fait-elle de cette dernière une génitrice du bourreau ? Sur le plan allégorique, peut-être, mais le témoignage recueilli accouche-t-il d'un monstre ? Un triple enjeu apparaît ici : reliant le projet de l'auteur au monde réel, la tentative d'Isaro de récolter la somme des « témoignages » est, relativement, recevable. Cependant, elle défie le sens du témoignage construit à partir de l'expérience de la victime. De plus, bien que produit dans l'imaginaire de la victime, Niko représente globalement ceux qui ont tué. Enfin, l'idée de « mémoire de tout le monde » prend paradoxalement corps dans la figure du bourreau. L'« irréalisable » ou l'« impasse », sont-ils représentables dans le monstrueux ? L'auteur du roman revient là-dessus dans un entretien avec Pierre Schoentjes :

[...] J'aimerais préciser que le projet dont il est question et qui ambitionne de recenser la mémoire de tout le monde, c'est un projet que j'ai commencé pour de vrai, que je voulais vraiment réaliser. Mon idée – irréalizable, je m'en rends compte aujourd'hui – c'était d'interroger tous les Rwandais [...] et de consigner d'une manière ou d'une autre par écrit leurs témoignages et leurs souvenirs ainsi que la façon dont ils racontent le génocide [...] Comme le personnage d'Isaro entreprend ce même projet et qu'elle arrive à un moment donné dans une impasse qui l'empêche de le mener à terme, je crois que j'ai imaginé le personnage de Niko comme la synthèse qu'Isaro faisait de tout ce qu'elle avait entendu. Et la réponse qu'elle essayait de formuler à la question qu'elle se posait, à savoir à quoi pouvait ressembler la personne qui avait tué ses parents (2010 : 288).

Niko peut fonctionner, d'une part, comme « objet » du récit dans une forme incarnée, c'est-à-dire une représentation figurative procédant de la somme des témoignages recueillis ; et, d'autre part, comme « personnage principal » dans le rôle du bourreau. C'est dans ce deuxième rôle qu'il se soumet, passivement et irrésistiblement, à l'image du coupable qui ne le lâche pas (Gatore, 2008 : 81). En effet, le roman semble s'interroger sur un personnage qui a commis des crimes accidentels, pendant une période donnée, mais couvert à jamais par l'image du bourreau comme s'il n'y avait pas d'avant et d'après. Peut-il ressortir de la grotte du bourreau, s'affranchir de la culpabilité dans laquelle il (s') est enfermé ? C'est la question que pose autrement la narratrice : « Est-ce qu'un tueur ne l'est qu'au moment précis du meurtre ? » (*ibid.* : 160) Plus tard la problématique d'un bourreau éternel devient plus explicite :

Un meurtrier peut-il revenir à sa vie d'avant comme le promeneur rechauffe ses sandales ôtées pour traverser un marécage ? Reprendre son activité habituelle, purger de soi et de l'extérieur tout rappel du crime que l'on a commis permet-il de redevenir un homme normal ? Prendre la vie de quelqu'un interdit-il de disposer de la sienne ? (*ibid.* : 166)

Un bourreau peut-il revenir à la vie ordinaire après les « massacres » ? Entremêlant condamnation et culpabilité, le roman évoque-t-il le thème de la rédemption du pécheur ? D'aucuns se demanderaient comment libérer Niko sans faire de « massacres », là où, dans le roman, ce ne serait qu'une simple parenthèse dans sa vie ? Ces massacres ne deviendraient-ils pas ainsi un détail du récit de vie de Niko ? La « bête » recélerait en elle un personnage qui inspire pitié et rejet, et une nature qui renvoie à la fragilité humaine. Comme la citation ci-après l'indique, c'est la narratrice-survivante

qui suggère une telle réflexion sur Niko, par le biais d'un monologue intérieur qui constitue aussi une forme d'adresse au lecteur :

Il se peut même que tu doutes que le Niko sympathique et naïf soit le même qui rêvait de bonheur au bord d'une cuvette ne soit le même que celui qui a tué tant de gens. Suivre Niko, hésiter à le faire, cela revient à se demander si un meurtrier n'est entièrement dans le meurtre qu'au moment où il le commet. Ou si son geste, une fois commis, l'absorbe totalement et définitivement. Que répondrais-tu à quelqu'un qui affirmerait qu'un meurtrier, même le plus acharné, ne se confond avec son geste qu'au moment précis où il le commet ? Avant ce geste quelque chose du futur assassin n'est pas encore dans le meurtre et, après quelque chose du coupable ne s'y résume pas. C'est cette partie qui ne coïncide pas avec le meurtrier et la valeur qu'on lui accorde qui, peut-être, permet de décider de rester en compagnie de Niko ou non (*ibid.* : 177-78).

À cet égard, dans le contexte de la Shoah, Jean Améry prend une position radicale. Selon lui, le crime marque la victime et le bourreau ; l'humanité s'en trouve dissoute, ou presque. En d'autres termes, la victime est clairement identifiable à jamais :

Qui a été torturé reste torturé [...] Qui a subi le supplice ne pourra jamais vivre dans le monde comme dans son milieu naturel, l'abomination de l'anéantissement ne s'éteint jamais. La confiance dans l'humanité, déjà entamée dès la première giflle reçue, puis démolie par la torture, ne se réacquiert plus (cité par Primo Levi, 2002 : 25).

Primo Levi revient souvent sur la distinction à faire entre victime et bourreau, sans excuser ce dernier ou le crime commis, mais sans exclure le bourreau de l'humanité :

Nous ne voulons pas de confusions, de freudismes au rabais, de morbidités, d'indulgences. L'opresseur reste tel, et la victime aussi : ils ne sont pas interchangeables, il faut punir et exéquer le premier (mais, si c'est possible, le comprendre), plaindre et aider la seconde, mais tous deux, devant le scandale du fait qui a été irrévocablement commis, ont besoin d'un refuge et d'une protection, et ils vont instinctivement à leur recherche. Pas tous, mais les plus nombreux, et souvent pendant toute leur vie (2002 : 25).

Le crime est irrévocable pour Levi. La question qu'on pourrait cependant se poser est celle de savoir si le criminel l'est aussi éternellement. Dans le roman de Gatore, il s'ensuit que les récits des témoignages des victimes participent à la damnation du bourreau. Ainsi, dans ses notes, Isaro écrit à propos de Niko : « En tout cas, une chose est certaine, notre présence ne lui est d'aucune aide. Il

se peut même qu'elle ajoute à son tourment » (2008 : 81). On peut déduire que Niko habite, en bourreau éternel, dans le monde de la victime. Le roman suggère toutefois que l'histoire de la tragédie tourmente le bourreau, autant qu'elle ne lâche la survivante en quête de témoignages. Les deux protagonistes sont liés par une même humanité fragile. Niko est confirmé comme victime collatérale. En un sens, le lecteur peut voir en lui le double d'Isaro. Mais c'est à travers Niko que s'opère le dédoublement. Il y a un Niko d'avant et d'après les massacres. Ces derniers sont de l'ordre de la contingence et, logiquement, ne devraient pas perturber la nature de Niko. Il apparaît donc que le roman, tout en condamnant les massacres, se refuse à soustraire le bourreau de l'humanité. Ici le roman semble rejoindre la préoccupation de Todorov sur la mémoire du mal :

Découvrir que les grands criminels de l'histoire sont humains comme nous est l'un des mouvements qui permet de nous rapprocher d'eux ; l'autre consiste à montrer ce qui, en nous, rappelle ce que nous voyons en eux. Constaté qu'eux sont « humains » ou que nous sommes (capables de devenir) « inhumains » revient au même (Todorov, 2009 : 22).

Peut-on dire dès lors que l'humain et l'inhumain, le bien et le mal habitent aussi bien la victime que le bourreau ? Si on est à la fois humain et inhumain, peut-on être, de façon permutable, bourreau et victime ? Sans doute, les deux réalités ne sont pas essentielles. Cependant, l'ordre du possible (capable de devenir) ne fait pas de la victime un bourreau en puissance. La frontière entre le bien et le mal peut être limpide ou nébuleuse ; des actes posés, peu importe leurs contextes, peuvent excéder toute notion de morale ou de droit. Le fragile et le possible ne suppriment pas les limites entre le bien et le mal, l'humain et l'inhumain.

Loin de l'homme naturellement bon de Rousseau ou foncièrement mauvais de Hobbes, l'Homme, chez Gatore, est capable d'être bon et/ou mauvais. Si d'une part, dans la démarche génocidaire, la victime est perçue comme vermine, cancrelat ou pou, dans la représentation littéraire, le bourreau est la figure parfaite de l'animal féroce. Par-delà les catégories de « victime » et de « bourreau », c'est la notion de l'homme et de l'humain qui est donc compromise. En fin de compte, qui est l'homme, ou plus précisément : « l'homme, c'est quoi ?/What is man ?¹ », pour reprendre Mark Twain qui estimait

¹ Le titre de l'essai de Twain, *What is man*, publié en 1906, emprunte le langage biblique du psalmiste s'adressant à Dieu : « Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui ? » (Ps 8 : 5). Plusieurs questions sur le genre humain articulent le dialogue du jeune homme et du vieil homme dans *What is man*. Dans *The Lowest Animal*, Twain

ailleurs que l'homme était l'animal le plus criminel, seul capable d'exterminer son genre. À partir de son observation d'attaques entre insectes ou de violences entre animaux, David Livingston Smith abonde dans le sens de Twain lorsqu'il affirme que les « Homo sapiens sont les seuls animaux capables de cruauté et de guerre » (2012: 203). La particularité de l'homme est, entre autres, sa capacité à rationaliser le crime commis ou à commettre. La déshumanisation de la victime s'inscrit dans cette dynamique. Plus encore, le génocide n'est pas un acte isolé ou irrationnel. Il se pense, se prépare et se réalise, et surtout ceux qui le commettent gardent tous les indices de la transcendance anthropologique :

Même si les scènes horribles de tueries peuvent faire penser au chavirement de la raison, ceux qui ont commis le génocide n'avaient pas perdu la raison. De fait, les hommes qui ont dirigé et exécuté le génocide étaient et demeurent des êtres intelligents, sensés, réfléchis et nullement des barbares ou des tueurs par vocation (Nkeramihigo, 2000: 201).

Le roman de Gatore, malgré les contestations de l'auteur, est foncièrement un roman à thèse. Il prône l'insertion du bourreau dans le monde des humains et suggère de repenser le sens du témoignage tourné, en général, vers les souffrances des survivants. Néanmoins, pour la critique française Charlotte Lacoste qui confronte l'univers fictionnel du *Passé devant soi* avec le monde du réel, une telle démarche est suspecte. Lacoste voit aussi une tentative d'« inversion des rôles » dans ce tableau d'une survivante ingrate vivant tranquillement sa belle vie et d'un bourreau qui provoque, au sens étymologique, la compassion du lecteur et de la narratrice :

La victime [...] semble d'emblée moins à plaindre : l'opposition est nettement marquée dès le chapitre liminaire entre l'existence misérable de Niko, et celle d'Isaro, survivante bien vivante, que l'on voit avaler dans sa studette un bol de céréales avant de s'envoler pour son cours de marketing stratégique à l'école de commerce (où elle « a tant souffert »), puis pour son pays d'origine. Alors que Niko n'a jamais été aimé par quiconque, Isaro a bénéficié, de la part de ses parents adoptifs, d'« un amour sans réserve ni condition », auquel elle a d'ailleurs répondu par l'ingratitude. Quand Niko, mort en sursis déjà à demi enterré, agonise dans une tombe à ciel ouvert, tâtonne dans la nuit, et maigrit sous nos yeux, Isaro la survivante s'ébat dans l'air frais du matin, et son embonpoint la contraint à aller acheter de nouveaux vêtements. Eu égard aux conditions dans lesquelles survivent (ou pas) la plupart des victimes rescapées du génocide au Rwanda – décimées par le virus de sida (le viol avec

estime : "Of all the animals, man is the only one that is cruel. He is the only one that inflicts pain for the pleasure of doing it. It is a trait that is not known to the higher animals" (1962: en ligne).

inoculation du VIH fut l'une des armes du génocide), elles restent en outre menacées par leurs persécuteurs –, cette inversion des rôles a de quoi choquer. D'autant qu'elle vise à éveiller la compassion du lecteur à l'égard du tueur, qui ne sera identifié comme tel qu'aux deux tiers du roman (soit après qu'on l'aura vu décliner dans son caveau), tout étant fait pour que le lecteur ne puisse pas « détecte[r] cette horreur au premier abord » et ainsi susciter sa sympathie (2010 : 348).

Il est vrai que les deux personnages ont des regards différents, l'un évoluant comme survivante et l'autre comme bourreau. Comme nous l'avons mentionné plus haut, ce dernier est à la fois coupable et innocent. Si le roman se montre compatissant envers le bourreau, en revanche, il n'y a pas d'ambiguïté sur la nature du génocide, bien que celui-ci ne soit pas nommé comme tel, et qu'il y ait plusieurs voix dans la narration. La réalité des crimes commis par Niko n'est pas niée, mais expliquée, même si, une fois à l'école, Isaro se trouve confrontée à des questions comme celles-ci : « Oui, tu veux dire là où ils se sont massacrés il y a quelques années ? Qu'est-ce que tu veux, une horreur pareille implique beaucoup de coupables donc beaucoup de prisonniers. C'est normal » (Gatore, 2008 : 31).

Le roman semble focalisé sur la tentative de trouver une porte de secours aux génocidaires en les libérant du poids de la culpabilité. Le pari de l'auteur consiste à condamner le mal sans dissocier le bourreau de l'Humain. C'est peut-être là la raison pour laquelle Isaro rêve d'un projet de mémoire inclusive donnant l'impression de redéfinir le témoignage à partir des récits « complémentaires » des bourreaux.

Témoignages en fusion

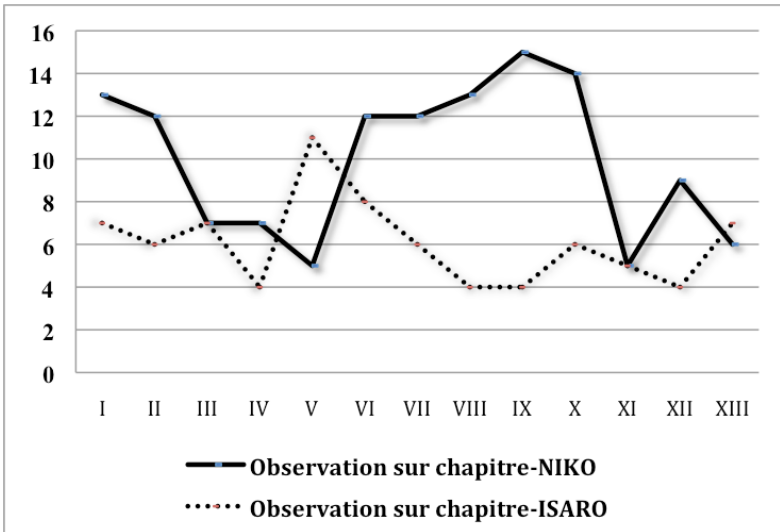
Les treize chapitres dans *Le passé devant soi* sont davantage axés sur la vie du bourreau que sur celle de la victime, comme le suggère le tableau suivant :

Chapitres	NIKO – Récit 1 (Isaro en « je » parle de Niko)			ISARO – Récit 2 (Le narrateur a-personnel « Il » parle d'Isaro)		
	Pages par chapitre	Nombre de pages	(en %)	Pages par chapitre	Nombre de pages	(en %)
I	15–27	13	65,00	27–33	7	35,00
II	35–46	12	66,67	47–52	6	33,33
III	53–59	7	50,00	59–65	7	50,00
IV	67–73	7	63,64	73–76	4	36,36
V	77–81	5	31,25	81–91	11	68,75
VI	93–104	12	60,00	104–111	8	40,00
VII	113–124	12	66,67	124–129	6	33,33
VIII	131–143	13	76,47	143–146	4	23,53
IX	147–161	15	78,95	161–164	4	21,05
X	165–178	14	70,00	178–183	6	30,00
XI	185–189	5	50,00	190–194	5	50,00
XII	195–203	9	69,23	203–206	4	30,77
XIII	207–211 ; 215–215	6	46,15	211–215 ; 215–216	7	53,85
Total		130	62,20		79	37,80

La double construction du *Passé devant soi* rappelle celle de *Wou le souvenir d'enfance* de George Perec par ses deux récits de la vie de Gaspard Winckler et l'histoire de l'île W. Toutefois, chez Gatore, l'île du nez est tout sauf idéale. Elle est le lieu de l'enfermement et de tous les malheurs. Les deux facettes du roman sont structurées autour des deux narrateurs. Le premier récit numéroté sous forme

de fiches renvoie aux notes prises par la survivante qui promène le lecteur dans la vie et l'univers du bourreau. Le second est la vie de la survivante racontée par un narrateur « a-personnel » (Barthes, 1966)². On a l'impression que le récit raconté par un tel narrateur est simplement enchâssé dans l'histoire du bourreau. De part et d'autre, un seul objet sonde le discours intérieur du bourreau, soit à travers les recherches menées par la survivante en situation de personnage, soit à travers le récit qu'elle raconte en tant que narratrice.

Le premier récit de la narratrice (« je ») sur la vie de Niko occupe plus de 62 % des pages tandis que l'histoire d'Isaro n'en représente qu'environ 37 %. Le nom de Niko est évoqué comme sujet du récit à chaque début de paragraphe qui correspond à une nouvelle fiche. En revanche, dans le récit du narrateur identifié comme « il », le nom d'Isaro n'est convoqué qu'en tant que « elle ». Son nom n'apparaît que plus tard à l'intérieur du récit. On est donc tenté d'affirmer que le roman de Gatore est centré sur le personnage du bourreau et que le personnage d'Isaro existe comme une caméra observant et observée qui voit et suit Niko dans ses faits et gestes. Le schéma ci-dessous permet de calculer la fréquence des récits et l'ordre d'apparition de Niko et d'Isaro dans les rôles des personnages principaux :



² Voir « Introduction à l'analyse structurale des récits », plus précisément dans la partie réservée à la « Narration » (communication narrative). Barthes y distingue deux systèmes des signes : personnel « je » et a-personnel « il ». Il considère l'a-personnel (récit à la troisième personne) comme le mode traditionnel du récit.

Ce n'est qu'au chapitre V qu'Isaro occupe un espace significatif. Ce chapitre, inclus dans le récit de « il » sur Isaro, concerne une demande de bourse auprès d'une fondation française dans le but de soutenir son projet. Le témoignage change ainsi de « lieu », pour être localisé dans la vie du bourreau.

Un autre aspect de ce témoignage est qu'il veut se construire comme « histoire » des massacres. Le nom du projet d'Isaro, « Mémoire de... », est annonciateur car il ne précise pas le mot relié au génitif « de ». Les points de suspension suggèrent ouverture et possibilités multiples. C'est la survivante qui définit les termes et le sens du témoignage, comme lorsqu'elle adresse une demande de financement pour ce projet :

Mon intention est de consigner les témoignages de toutes les personnes qui ont vécu cette tragédie : survivants, bourreaux, complices, résistants. J'entends donner la parole à tous. C'est en fait d'une sorte de recensement de la mémoire qu'il s'agit. Son aboutissement sera matérialisé par la publication d'un livre monumental qui comprendra la totalité des récits. Un fichier informatique conservera la copie. Ce dernier devra bien sûr être reproduit et dispersé autant qu'il sera nécessaire pour s'assurer de sa conservation quoi qu'il arrive (Gatore, 2008 : 86-87).

Le témoignage est évoqué en termes d'enquête et d'histoire. Il ne s'agit pas simplement de la parole du survivant, mais d'une réalité qui embrasse tous les acteurs. La survivante ne nous enferme pas dans sa souffrance, mais livre ses pensées dans une réflexion perceptible à travers la forme verbale : « j'entends donner ». Elle devient une tierce personne *objective* qui distribue la parole.

L'objectivité du témoignage ne s'oppose pas à la subjectivité. En d'autres termes, la validité du témoignage ne s'évalue pas dans les imprécisions ou le « contenu » d'un récit particulier. Elle s'articule davantage autour de la capacité de prendre en charge toutes les subjectivités, c'est-à-dire d'octroyer la parole à tous les acteurs. Elle permet d'autre part de prendre comme paradigme de sa quête, non plus les individus impliqués dans les massacres, mais plutôt l'événement en soi, comme le suggère Isaro : « je crois qu'il ne faut pas chercher à tirer vers nous l'horreur de ces événements mais à aller vers elle » (*ibid.* : 90). La distinction entre « bourreau » et « horreur » rappelle le conseil du Roi Mutara du Rwanda, poussé, dans les années 1950, à sanctionner un dissident politique et qui répondit : « *Aho kwica Gitera wica ibimutera* » (« au lieu de tuer

Gitera, tuez plutôt ce qui le pousse à agir ainsi »). En Kinyarwanda, on remarque une assonance entre le sujet et la cause dans les suffixes « *-tera* » suggérant un rapprochement, d'où la difficulté de séparer les deux réalités.

Les enjeux du témoignage chez la survivante consistent en la distinction entre « sujet » et « objet » (bourreau et massacre). Il est possible que la recherche de financement du projet « En mémoire de... » décide du sens et des contours du témoignage. Toujours est-il que le sens du témoignage chez Isaro consiste à chercher la vérité globale des événements et à conserver les archives. Une telle démarche ne peut qu'aboutir à l'insertion des récits des bourreaux :

Enfin, je crois que ce projet est urgent parce que ceux qui ont connu cette époque et qui sont capables de la mettre dans une perspective historique instructive commencent à prendre de l'âge et parce que la population carcérale à laquelle j'aimerais m'intéresser d'abord est en train d'être décimée par les maladies. En passant, je précise que ce qui m'amène à vouloir rencontrer les prisonniers avant tout, c'est que je crois qu'il faut, pour comprendre ce qui s'est passé, s'approcher de ce qui en a été la cause. C'est de cette cause dont je m'imagine que les prisonniers, en tout cas ceux d'entre eux qui ont une raison d'être emprisonnés, sont porteurs (Gatore, 2008 : 88).

On ne peut donc accéder à l'histoire sans tous ces acteurs, le témoignage ne devenant qu'une source de l'histoire. C'est cette dernière qui est importante comme on le voit dans ces remarques d'Isaro : « perspective historique instructive », « ce qui s'est passé », et « la cause ». Le témoignage comme source de l'histoire comprend « souvenir, aveu, annonce, poème et prière » (*ibid.* : 89). La perspective d'un témoignage cathartique des seules victimes cède la place à un discours scientifique « pour comprendre » et avoir une « perspective historique ». Les prisonniers deviennent ainsi témoins de l'histoire, et la survivante se fait leur avocate. En effet, l'expression « en tout cas ceux d'entre eux qui ont une raison d'être emprisonnés » suggère qu'il y a des innocents en prison, et renforce l'idée selon laquelle certains personnages identifiés comme « bourreaux » sont des victimes.

La victimisation des prisonniers apparaît aussi dans l'invocation de leurs souffrances : « en train d'être décimés par les maladies ». Le « en train de » situe la souffrance des prisonniers dans la continuité de celle des survivants des massacres tournée vers le passé. Du

coup, le témoignage n'est plus uniquement celui du passé. Le titre du roman, « le passé devant soi », montre ce va-et-vient entre passé et présent. Il ne s'agit pas seulement d'une inscription du génocide qui hante, mais d'un présent qui répète le passé et le projette dans l'avenir.

Les deux personnages veulent se libérer du passé, mais en vain. Niko est rongé par la honte et la culpabilité, tandis qu'Isaro en vient à un acte suicidaire en voulant éventrer le passé. Vers la fin du roman, en effet, elle finit par se suicider en se poignant au cœur. Ainsi le témoignage se mue-t-il en monstre qui avale celle qui l'a engendré ou recueilli :

À qui l'observait bien, il paraissait évident que cette entreprise était en train de la dévorer. Les souvenirs des autres dont elle devenait la gardienne ne faisaient pas qu'entrer dans ses oreilles et s'évacuer par son bras et son stylo sous forme d'encre [...] ce qu'elle écrivait n'était pas ce qu'elle avait vu et entendu (*ibid.* : 205-206).

L'idée de destruction est présente et contenue dans l'expression « en train de la dévorer ». Le narrateur a-personnel présente la destruction de la survivante comme un fait non réfutable à travers le verbe « observer » et l'adjectif « évident ». Le narrateur réduit tout d'un coup la distance entre l'évidence et le sujet observant en s'appropriant le jugement sous forme d'interrogation : « Pourquoi s'infligeait-elle un travail qui, visiblement, était en train de l'asphyxier ? » (*ibid.* : 206) L'adverbe « visiblement » renforce l'adjectif « évident », lequel, étymologiquement, vient de *videre*, voir. Le narrateur reprend la forme « en train de » pour nous fixer dans le présent en cours. La destruction devient autodestruction, faisant de la survivante, « Héautontimorouménos ». Isaro devient-elle ainsi « la victime et le bourreau », « la plaie et le couteau », pour reprendre Baudelaire. Le témoignage, qui participe de la destruction de la survivante, ne répond pas aux critères d'un témoignage qui serait centré sur cette dernière. Le récit recrée plusieurs situations dans lesquelles les personnages peuvent devenir bourreaux et/ou victimes.

« Espace entre »

Le personnage de Niko demeure complexe dans la mesure où c'est un bourreau malgré lui, qui pourrait bien être une victime. Il

est bourreau, chef de la milice des « enrégés volontaires ». Sous forme de rêve, son père lui rappelle sa responsabilité, car la manière de tuer une victime n'est pas imposée de l'extérieur. Mais, dans le roman, la dimension de victime traverse le récit et fait croire que l'appartenance à une catégorie relève d'un temps fugace où l'on devient irrésistiblement bourreau. C'est la question qui accompagne Niko :

Que répondrais-tu à quelqu'un qui affirmait qu'un meurtrier, même acharné, ne se confond avec son geste qu'au moment précis où il le commet ? Avant ce geste quelque chose du futur assassin n'est pas encore dans le meurtre et, après, quelque chose du coupable ne s'y résume pas. C'est cette partie qui ne coïncide pas avec le meurtrier et la valeur qu'on lui accorde qui, peut-être, permet de décider de rester en compagnie de Niko ou non (*ibid.* : 178).

Le statut du meurtrier devient, dans ces conditions, superficiel. Et pour se permettre une redondance utile : le crime n'est pas essentiel. Le roman, en fait, pose le meurtre comme un dilemme moral : tuer ou être tué. Dans ce cas, le meurtre devient une sorte de survivance : « La cruauté naît-elle d'une forme d'instinct par laquelle on prend conscience que toute révolte coûte sa propre vie sans rien changer à la situation ? » (*ibid.* : 156). L'histoire de Niko qui nous parvient par Isaro le présente en réalité comme un témoin complet. L'acte de tuer a été décidé dans un moment où il est question de vie et de mort pour le bourreau. Cet instant définitif fait qu'on tue, sans trop savoir pourquoi on tue, et pose le meurtre en acte ultime pour survivre :

« Au suivant ! » hurle-t-on. « Toi, là-bas ! » Niko fait semblant d'hésiter, de ne pas entendre que c'est à lui qu'on parle, puis se rappelle ce que cela peut lui coûter. Alors, il fait les quelques pas qui doivent lui permettre d'avoir la victime à sa portée. Pendant ce laps de temps toutes sortes d'idées lui traversent la tête : fuir et recevoir une balle dans le dos, feindre un malaise et recevoir une balle dans la poitrine, expliquer qu'il ne peut pas faire ça et recevoir une balle entre les yeux. Dans tous les cas, après l'avoir abattu, on tuerait celui ou celle qui doit à l'évidence mourir, on jetterait leurs deux cadavres par-dessus les autres et crierait : « Au suivant ! » (*ibid.* : 153)

La narratrice-survivante semble sculpter les pensées de Niko. À la limite, elle entre dans la vie intime du bourreau, car elle nous révèle ses pensées et ses projets pendant cet instant du meurtre à commettre. Isaro semble admettre le sens du geste ultime de Niko. Ce dernier ne peut pas sauver ceux qui doivent mourir comme elle

l'exprime à travers « dans tous les cas ». Isaro passe à une réflexion personnelle pour « comprendre » le geste de Niko :

Que faut-il faire lorsque la résistance, même par le sacrifice de soi, ne permet de sauver rien ni personne ? Est-ce que la main de celui qui tue ainsi a d'autres motifs de tuer que celui de se préserver ? Pourquoi, en ce moment, Niko est-il incapable de faire ce qu'il était sûr de faire quelques minutes auparavant ? (*ibid.*)

La narratrice établit une relation de cause à effet entre l'acte de tuer et le souhait de sauver sa propre vie, comme le verbe « se préserver » le suggère. Toutefois, elle atténue son jugement en procédant par interrogation. On remarquera cependant que les thèses sont bien formulées à l'intérieur des questions apparentes. Il n'y a pas de porte de sortie. La mort inéluctable des victimes par des bourreaux chez Gatore suggère le principe thomasien du moindre mal, « *ex duobus malis minor est eligendum* ». Ou bien la victime meurt tuée par le bourreau sous contrainte ou bien tous les deux périssent. Entre ces deux maux, la disparition de la victime renvoie au moindre mal.

En plus du fait que Niko a choisi de survivre, le roman montre que le « héros » qui sauve des gens aurait pu être, comme tant d'autres, un bourreau. Le temps de tuer ou de sauver ne permet pas un discernement fondamental. De même, l'acte qui condamne définitivement le bourreau est automatique, ou presque. Dans une lettre adressée à Isaro par la famille française qui l'a adoptée, on retrouve ce moment furtif :

Lorsque le chef de la troupe demanda si nous cachions des gens, je n'eus pas le temps d'hésiter entre dire la vérité ou mentir que ta mère est sortie de la cachette, brandissant sa carte d'identité et implorant qu'on ne fit pas de mal à son mari. Le chef demanda combien de gens il y avait sous le lit et ta mère assura qu'il y restait deux personnes : ton père et ta grande sœur. Ils sortirent en te laissant tapie là au fond. Tes parents furent abattus et ta sœur emportée. Pour s'assurer qu'il n'y restait personne et plutôt que de se baisser, le meneur de la bande tira quelques balles à travers le lit. Je te passe la punition qui fut la nôtre, dérisoire, à côté de tout ceci. [...] la lettre finissait par la brutalité du récit (*ibid.* : 182-183).

Le « je » de la lettre renforce, par analogie, le côté victime de Niko et montre que cette famille aurait pu être criminelle. La culpabilité devient une notion large, sans substance, et vécue par presque

tous. Le père adoptif parle de « punition », et, vers la fin de la lettre, Isaro rapporte qu'il s'est excusé pour le ton de la lettre.

Difficile de suivre Gatore ou sa narratrice, ou plus précisément le sens du crime, à travers le personnage de Niko. On peut considérer toutefois que les personnages de Gatore sont tous à la recherche de « l'humanité de l'homme », pour reprendre l'expression de Levinas. Il est intéressant de voir comment la phénoménologie levinassienne, basée, en grande partie, sur la signification du visage, reconnaît que l'interdiction de tuer n'est pas inscrite dans l'être en tant que tel et que ce que nous lisons sur le visage de l'autre, le « tu ne tueras point », relève d'un engagement éthique :

Le meurtre, il est vrai, est un fait banal : on peut tuer autrui ; l'exigence éthique n'est pas une nécessité ontologique. L'interdiction de tuer ne rend pas le meurtre impossible, même si l'autorité de l'interdit se maintient dans la mauvaise conscience du mal accompli-malignité du mal. Elle apparaît aussi dans les Écritures, auxquelles l'humanité de l'homme est exposée autant qu'elle est engagée dans le monde. Mais à vrai dire l'apparition, dans l'être, de ces « étrangetés éthiques » – l'humanité de l'homme – est une rupture de l'être. Elle est signifiante, même si l'être se renoue et reprend (Levinas, 1982 : 81).

L'humanité de l'homme n'est pas l'Être, mais dépend de l'Être. La lecture du visage découle d'un sens et de sa relation à l'éthique. Un « saut » est donc important pour que l'homme ne puisse pas tuer. C'est cet écart qui explique l'attachement ou le détachement à l'être. Chez Lévinas, la « pauvreté essentielle » du visage qui parle se manifeste dans sa double facette. D'un côté, le visage est vulnérable et exposé à la violence ; de l'autre, il est ce qui interdit de tuer. On pourrait en déduire que l'humanité de l'humain est une présence agissante au monde et que victime et bourreau exposent ce visage vulnérable et dénudé qui, dans un horizon éthique, interdit de tuer.

Conclusion

Les bourreaux qui prennent la parole dans les romans écrits autour du génocide de 1994 au Rwanda sont essentiellement antipathiques. Tout compte fait, le roman de Gatore est centré sur le personnage de Niko, dépeint comme victime collatérale, ou tout

au plus comme bourreau « sympathique et naïf ». La démarche de Gatore pousse l'usage de la fiction à son extrême. L'auteur justifie sa démarche par ce qu'il appelle « amour des mots » et prend le risque qu'on le comprenne comme l'« amour des maux ». L'autonomie de l'esthétique excède ses horizons en provoquant la subversion du témoignage. Le beau, si on se réfère à la narration d'Isaro, est un cynisme qui consiste à admirer et à cajoler le monstrueux à travers des thèses sur les circonstances atténuantes des crimes de masse. La fiction peut-elle tout se permettre ? Ce roman de Gatore renverse la démarche du récit de la survivante, qui apparaît comme « témoin du bourreau ». Le récit finit par briser les modes traditionnels de témoignage. De quoi traite en fin de compte ce roman ? L'usage de la notion de témoignage de même que l'élaboration du témoignage procèdent de la prise en charge de la vie de Niko et suggèrent des lieux d'indistinction entre les deux personnages. On remarquera par ailleurs que le personnage de Niko est le produit d'un rêve traumatique. Il envoûte et habite (en) Isaro et opère comme discours de l'inconscient. Récit dans un récit, il appelle à des lectures psychocritiques permettant de déchiffrer les énergies pulsionnelles de la survivante.

Si la fiction de Gatore est par certains côtés suspecte, du point de vue du témoignage et des rôles interchangeable entre bourreau et victime, elle élargit cependant le débat sur l'humain et l'inhumain. Plus essentiellement, elle pose la question de la fragilité de l'Être que la victime et le bourreau ont en partage. C'est dire que la déshumanisation des victimes de violences de masse est commune. Les êtres humains à sacrifier sont des « cancelats », des « vermines », des « serpents », etc. Les bourreaux, quant à eux, sont des monstres. Le général Dallaire ne s'est-il pas plaint d'avoir « serré la main du diable », rappelant ainsi un journaliste qui estimait avoir rencontré des démons au Rwanda en 1994 ? Qu'est-ce qui disparaît chez le bourreau, qu'est-ce qui entache son humanité ? Cette dernière est-elle en berne pendant la période de crime et/ou pour toujours ? Faut-il attendre le temps de l'« improbable émergence » du moment où, selon Eboussi Boulaga, l'homme se fait humain ? Ce n'est pas (seulement) l'espèce humaine qui se transformerait, comme le suggère le philosophe camerounais.

Il semble plutôt que l'humain soit un « déjà-là », un dispositif en attente d'un contenu dynamique. Une substance commune

habite la victime et le bourreau. Cependant, le « pas encore » revêt l'humain des horizons sociaux et éthiques. L'humanité, donc, en tant qu'un « déjà-là » et un « pas encore » est une œuvre inachevée. Elle est mise en péril par des crimes, non plus monstrueux, mais dangereusement trop humains. C'est à ce prix que Niko fait toujours partie de l'humanité ambiguë. Prévenir le mal absolu, c'est aussi prendre conscience que l'humain est ambivalent, que le bourreau n'est pas la victime mais son semblable, que le crime est si loin et si proche. Comme le mal absolu s'oppose au « souverain bien » qui, dans un passage particulier, ne se manifeste que dans un murmure doux et léger. Le génocide, quant à lui, est annoncé et dans l'ouragan, et dans le feu, et dans le bruit d'une brise légère³. Ainsi, c'est en inscrivant les génocides et les crimes contre l'humanité dans l'ordre du possible que le monde restera lucide et exigeant face aux signes avant-coureurs troublants et au bruissement des eaux dormantes.

Jean-Pierre Karegeye enseigne les littératures d'expression française et les études africaines aux États-Unis à Macalester College. Il s'intéresse aux cadres théoriques et aux dimensions éthiques des œuvres de témoignage. Il a codirigé des collectifs et publié des articles, parmi lesquels, *Rwanda. L'Église catholique à l'épreuve du génocide* (Africana, 2000), *Rwanda. Récit du génocide, traversée de la mémoire* (Espace de libertés, 2009), *Children in Armed Conflicts* (Peace Review, 2012), *Rwanda. Lieux discursifs du génocide* (Présence Francophone, n° 83, 2015), « Femmes témoins : la prise de parole » (*Les Temps Modernes*, n° 680-681, 2014/4), « Rwanda. Religion, Politics, and Genocide in Rwanda » (dans Andrea Bieler et al. (dir.), *After Violence. Religion, Trauma and Reconciliation*, Evangelische Verlagsanstalt, 2012).

Références

BARTHES, Roland (1966). « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communications*, vol. 8, n° 1 (*Recherches sémiologiques : l'analyse structurale du récit*) : 1-27.

GATORE, Gilbert (2008). *Le passé devant soi. Figures de la vie impossible*, Paris, Phébus, t. I.

LACOSTE, Charlotte (2010). *La séduction du bourreau*, Paris, PUF.

LEVI, Primo ([1989] 2002). *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard.

LEVINAS, Emmanuel (1982). *Éthique et Infini. Dialogue avec Philippe Nemo*, Paris, Fayard.

³ « Et voici que le Seigneur passa. Il y eut un grand ouragan, si fort qu'il fendait les montagnes et brisait les rochers, en avant du Seigneur, mais le Seigneur n'était pas dans l'ouragan ; le tremblement de terre ; et après le tremblement de terre un feu, mais le Seigneur n'était pas dans le feu ; et après le feu, un murmure doux et léger » (1 Rois 19, 11-12).

LIVINGSTONE SMITH, David (2012). *Less than Human. Why we demean, enslave, and exterminate others*, New York, Saint Martin's Press.

NKERAMIHIGO, Théoneste (2000). « Génocide comme défi à l'éthique », dans Paul RUTAYISIRE, Jean-Pierre KAREGEYE et Faustin RUTEMBESA (dir.), *Rwanda. L'Église catholique à l'épreuve du génocide*, Montréal, Africana.

SCHOENTJES, Pierre (2010). « Guerre et fiction : représenter la violence personnelle. Une rencontre avec F. Bernard, P. Chauvel, G. Gatore et L. Mauvignierole », dans Deborah LEVY-BERTHERAT et Pierre SCHOENTJES (dir.), *J'ai tué. Violence guerrière et fiction*, Genève, Droz : 267-302.

TODOROV, Tzvetan (2009). « La mémoire comme remède contre le mal », dans Jacques Ch. LEMAIRE et Jean-Pierre KAREGEYE (dir.), *Rwanda. Récit du génocide, traversée de la mémoire*, Bruxelles, Espace de libertés.

TWAIN, Mark (1962). "The Lowest Animal", <http://www.cusd200.org/cms/lib7/IL01001538/Centricity/Domain/1614/The_Lowest_Animal_Text.pdf>, consulté le 30 octobre 2015.